Du reste, Jahoua n'est pas un ouvrier ordinaire. Il a étudié trois ans pour être prêtre, et a reçu le premiers élémens d'une instruction classique. Il a même retenu quelques bribes de latin, qu'il aime parfois à semer dans la conversation avec une coquetterie rabâtesque qui n'est pas exempte d'orgueil. C'est une intelligence excentrique et maladive qui ne prend jamais le grand chemin, et que tourmente sans cesse une fièvre d'invention. L'esprit de Jahoua fait la chasse aux découvertes, comme les braconniers tyroliens font la chasse aux chevreuils, sans trêve, sans repos, sans découragement, avec une passion furieuse et incessante. C'est un monomane dont la folie a un but utile. Sa fougue d'imagination se révèle dans ses combinaisons mécaniques, aussi bien que dans ses conceptions d'artiste. Les mathématiques et la poésie vivent en communauté dans son cerveau. Malheureusement, les moyens d'exécution lui font faute. Jahoua était né pour commander à des ouvriers, et non pour être ouvrier lui-même ; c'était la main intelligente appelée à conduire l'outil, et non, le manche destiné à y être soudé. Aussi est-ce un homme profondément malheureux. Il ne vous le dira pas, il ne se l'est peut-être jamais dit à lui-même ; mais observez-le bien, suivez les attitudes de son ame, vous découvrirez, par instans, des mouvemens sérés et douloureux qui indiquent une blessure cachée, mais profonde.

Comme Frantz achevait de parler, Jahoua entra avec un prêtre. Au premier coup d'œil, je le reconnus pour un de ces curés bons vivans, que l'on trouve en Bretagne comme ailleurs, quoique plus rarement, espèce de fonctionnaires publics tonsurés, qui font les affaires du bon Dieu comme le percepteur fait celles du gouvernement. En nous apercevant, il fit son tricorne, s'avança vers nous avec un gros rire joyial, et la conversation avec Frantz, qu'il connaissait. Nous nous mîmes lui qu'il était venu voir une statue de Vierge que Jahoua sculptait pour son église. Il se plaignait de la négligence du menuisier, qui le faisait attendre depuis six mois.

— Il faut pardonner quelque chose à Jahoua, lui dis-je ; ce n'est pas un homme ordinaire.

C'est vrai, me répondit le curé en baissant la voix ; le pauvre diable est aux trois quarts fou.

Cependant le menuisier était allé prendre au fond de sa maison son ouvrage, et l'avait apporté près du seuil, afin qu'on pût le voir plus distinctement. Là, il enleva les toiles qui l'enveloppaient, et nous aperçûmes une Vierge presque achevée.

Mon premier mouvement fut un mouvement de surprise. L'idée de la vierge Marie s'était tellement liée, dans mon esprit, à certaines formes raphaëlesques, que je ne la reconnus pas dans l'œuvre de Jahoua. Je m'attendais à voir, comme d'habitude, une jeune femme aux yeux baissés, tenant entre ses bras un enfant nu et riant. Cependant, cette première impression de désappointement une fois passée, je me mis à examiner en détail l'œuvre du menuisier, et, en me dégageant insensiblement de mes souvenirs, sa pensée commença à se révéler à moi. La mère de dieu était assise dans une posture affaissée. Son fils dormait, attaché à son sein, de telle sorte que son visage se trouvait complètement caché. Les traits de la vierge portaient l'empreinte d'une inquiétude douloureuse et épouvantée. Un mouvement convulsif de ses bras ramenait l'enfant vers son cœur, comme si elle eût voulu le cacher ou le dérober à quelque danger. Son visage, sur lequel brillait, à travers l'inquiétude, je ne sais quelle bonté simple et forte ; son mouvement vrai, mais lourd ; toute son attitude lui imprimait un caractère breton, que complétait son costume de femme kerpewote. Je regardai long-temps cette conception puissante et neuve, et à mesure que je l'étudiais, la pensée de Jahoua m'apparaissait distincte et lumineuse. Jusqu'alors, je n'avais vu en que la mère de Jésus ; ici j'avais sous les yeux la mère du Christ. C'était bien Marie, Marie oppressée sous le poids de cet enfant qu'elle allaite, et qui est un Dieu ; Marie confondue devant le grand mystère auquel elle est mêlée, ayant peur d'elle-même et de son fils, parce qu'elle sent qu'elle est hors des voies humaines, et que quelque chose d'infini l'attend ; Marie, enfin, redevenue femme un instant, par l'oubli de sa divine mission, regardant avec épouvante dans l'avenir la grande croix qui se dresse pour la rédemption des hommes, et sentant l'instinct de mère qui se réveille dans son cœur et fait frissonner sa chair. Ce n'était plus là cette Vierge que j'avais vue, si souvent représentée dans le calme céleste de sa divinisation et de sa maternité ; c'était la Vierge sous son enveloppe souffrante et mortelle, c'était le symbole de la femme dans la vie.

La fin au prochain No.

F. DEROSNE. Avocat, a transporté son ÉTUDE dans la maison No. 11, la première après la porte Prescott, rue Lamontagne, Basse Ville.

Tribune Publique.

Au peu d'esprit que le bon homme a reçu,
L'esprit d'autrui par complément ajoute.

Mr. le Rédacteur.

Quand le cœur est plein, il faut que la bouche parle.

Je prends la liberté de solliciter une petite place dans vos colonnes, pour l'insertion, de temps à autre, de quelques lignes. Les sujets seront variés comme les circonstances qui les présenteront. Je ne dirai ni de belles choses, ni des choses savantes : je n'en suis point capable. L'âge ne m'a point donné d'expérience, ni l'étude de connaissances ; aussi ce n'est point le désir de briller, mais celui d'être utile qui conduira ma plume novice.

J'ai pris la nature pour guide. Du fond de ma pauvre chaumière, ou à l'ombre de mes vieux peupliers que le vent décime jo vois souvent avec une douce satisfaction, que chaque objet dans la nature remplit le but marqué par son Auteur. La plus petite feuille comme la branche principale, concourt à la perfection de l'arbre, et lui communique, suivant son étendue, des sucs propres à sa nutrition. J'ai cru voir dans cet arbre, une image de la société ; et quoique je n'en sois que la plus petite *feuole*, j'ai cru croire que la rosée, qui quelques fois s'y dépose peut avoir son utilité.

Je pus considérer les choses sous un faux jour, je puis errer dans mes remarques ; aussi c'est avec plaisir que j'en verrai la critique. La discussion fait découvrir la vérité. Le fer, en frappant le caillou, en tire l'étincelle des veines qui la recèlent.

Mes premiers vœux ont été pour la patrie. Plus d'une fois j'ai senti mon cœur se gonfler dans un poitrine à la vue du beau, du majestueux St. Laurent, et de ces belles campagnes, qui sous mille formes variées, se déploient en nappes verdoyantes sur chacune de ses rives.

Quoique mon bonheur ne soit point sur ces rives, je désire cependant que mes cendres y reposent. Puisse le court intervalle qui s'parera ces deux extrêmes me mériter un souvenir dans le cœur de celui qui veut du bien à sa patrie.

UNE FOLIOLE.

P. S. Je prends dès aujourd'hui la liberté de vous soumettre un premier essai, auquel si vous l'en jugez digne vous voudrez bien, je vous prie m'accorder une place dans vos colonnes.

CONSIDÉRATION SUR LES ASSOCIATIONS.

Pour trouver l'origine des associations il faut remonter jusqu'au berceau du genre humain et chercher dans la première famille le modèle de toutes les sociétés. Au sortir des mains du créateur, l'homme se voyant seul, dans une sainte solitude, environné de tout ce que la nature peut offrir de plus admirable, l'ame enivrée des sensations les plus délicieuses, l'homme, dis-je, sentit la douce nécessité de communiquer cette forte pensée qui naissait dans son esprit à un être semblable à lui. Il vivait seul et ne vivait qu'à moitié. Son créateur lui lui-sa un gage de son amour en exaugant le premier de ses désirs. Tout alors n'était que joie entre l'homme communiquait avec son Dieu, avec son ame, et dominait sur la nature entière. Mais avec son innocence s'évanouit son bonheur.

La terre lui refusa les richesses de son sein, et les fiers habitants des forêts secouèrent son joug. Abandonné à et propre faiblesse il ne peut résister seul à de si puissantes adversaires.

Le but de la première société dont le besoin est inné dans l'homme fut donc la protection mutuelle ; mais l'amour en fesait le lien et la force.

La famille s'agrandit et la parenté qui existait entre tous ses membres diminua naturellement. Dès lors la société exista entre des individus dont chacun cherchait dans la compagnie de son semblable un appui à ses faiblesses et la satisfaction de ce penchant dont l'être raisonnable est seul doué, je veux dire la communication des sentiments et des pensées ; et tous concoururent à la formation d'un corps ou nation liés par les mêmes intérêts, les mêmes besoins, les mêmes moyens d'existence et la conformité de leurs affections. Les plus anciens enrichis de connaissances acquises par l'expérience, communiquaient à leurs enfans les sucs propres à développer leurs forces intellectuelles L'astre grandit avec les siècles, ses branches continent toute la terre, et ses fruits furent sans nombre. C'est ainsi que la société, ne formé qu'une échaine dont le premier anneau se rattache au berceau du premier homme et le premier va se perdre dans la nuit de l'éternité ; car là aussi il y aura deux grandes réunions.

Mais les sociétés ne sont-elles que de pures réunions matérielles pour l'exercice d'une force brute ? S'il en était ainsi nous pourrions accorder cet avantage aux cannals de l'Afrique ou aux loups de Pirbaine car eux aussi se réunissent pour attaquer leurs ennemis et s'en défendre au besoin. Mais non, la société a une origine plus relevée. C'est dans la nature intelligente de l'homme qu'il faut en chercher le principes et l'essence. Elle l'élève autant au dessus de la brute que son esprit est au-dessus de la matière.

Dans de l'intelligence vient la parole il était naturel que l'homme trouvât d'autres hommes qui le comprissent. Or sans la société ce don, l'un des plus précieux qui ait été fait à la créature, non seulement serait une perfection inutile, mais la source d'un cruel et triste ennui.

En donnant à l'homme le dépôt des connaissances nécessaires à son bien être, le créateur a voulu qu'elles se transmissent par la célébrité de la parole de génération en génération ; et de cette volonté suprême il a fait un précepte en la personne des apôtres par cet ordre exprès : Allez, enseignez les nations, apprenez leur ce que vous avez appris de moi : les connaissances sont les trésors du l'esprit dire ses richesses est sa puissance ; Ce sont des dons faits à l'esprit, et qui ne peuvent se transmettre qu'à l'esprit. La société était donc nécessaire pour leur transmission, car il faut que la parole frappe l'oreille pour que l'ame en reçoive l'impression.

Si je ne parle que de la société en général, c'est que les sociétés particulières ne sont que l'image ou plutôt les ramifications de la grande société du genre humain. Celle-ci embrasse tous les hommes, tous les tems et tous les intérêts. Celle-là travaille à ces avantages locaux : elle s'approprie au x tems, aux lieux, aux circonstances. C'est un rejeton de l'arbre principal, et qui puise sa subsistance aux mêmes racines, mais est sur le même terrein, rapporte les mêmes fruits et quelquefois de plus beaux pour être mieux cultivé. Ici elle se montre sous la forme d'une république dont chaque membre travaille au bien général du corps ; là sous la forme d'un gouvernement qui subit ou établit les anciens qui viennent aider le chef à faire fleurir la loix et la prospérité sur la patrie on pour reposser de tristes années. Ailleurs c'est une société de savans dont les connaissances réunies forment un vaste corps de lumière qui va éclairer ses rayons sur toutes les parties du globe. Chaque corps a sa société, comme chaque pays a ses besoins. Ce sont des moyens faciles et aisés pour obtenir de grands biens.

Mais ici un sentiment d'orgueil me porte à considérer un instant ces nouvelles associations qui se présentent aux portes de la vie, marques certains du développement de l'intelligence et du noble et vrai patriotisme de notre belle patrie. Long-tems endormie sous les ténèbres de l'ignorance, nos paisibles cultivateurs se reposaient avec sécurité sur les eaux orageuses de la politique, laissant à des mains étrangères le soin de diriger la barque. Mais un point noir, percé depuis long-tems, paraît enfin à l'horizon ; il grandit peu à peu et bientôt un nuage sombre et menaçant obscurcit le jour politique.

Un trait sourd se fit entendre d'un bout à l'autre du St. Laurent. Le canon gronda sur nos campagnes et le sang ruissela sur les échafauds. L'orage en s'éloignant ne dissipa les ténèbres que pour nous montrer les tristes victimes de sa fureur. Hélas ! ces membres chers et malheureux de notre propre corps gémissent les uns bien loin de nous sur des rochers sauvages environnés d'un abîme moins redoutable encore que la voix de leurs persécuteurs, d'autres reposent à jamais dans la terre des de Rabbi ; mais ils vivent et vivront à jamais dans tous les cœurs dont la voix de leur sang connu celui des martyrs, sera une semence de patriotisme.

Nous nous dire que ce temps de douloureux souvenir nous a éclairés davantage sur notre position sociale, et prouté la nécessité de nous unir pour le salut de l'œuvre.

Mais en politique comme en physique, la force n'est pas individuelle ; elle n'existe que dans l'union. Quand le peuple se réunisse, et dès-lors rien ne peut lui résister. Semblable au torrent formé des eaux de mille ruisseaux presqu'inconnus, un peuple ainsi réuni franchit les barrières les plus insurmontables : rien ne résiste à sa force : il marche victorieux à travers les obstacles, entraînant dans son cours tout ce qui s'oppose à son passage.

Qu'une paroisse se réunisse, et ce qu'elle désire elle l'obtiendra. Qu'une société se forme, et dès lors elle prend en mains la clef du trésor qu'elle veut acquérir : La puissance augmente en raison du nombre et de l'union de ses membres. La force de l'homme isolé est sans puissance ; c'est une intelligence inégale que pour lui. Les talents qui appartiennent à sa patrie sont renfermés dans les bornes de sa propre sphère ; et ses connaissances quelque vastes, quelque multipliées qu'elles soient ne servent qu'à lui ; ne vivant que pour lui, il ne vit qu'à demi. La société vient elle le tirer de son obscurité, elle lui fera connaître ses talents, son intelligence ne sont plus à lui, elles appartiennent à la société, à son pays au genre humain entier. Sa force s'étend en proportion du cadre de ses actions. C'est au milieu des associations que la jeunesse ardente va nourrir son cœur, avide d'un but noble et patriotique. C'est au sortir de là qu'encouragée par l'expérience elle va livrer une étude utile et solide qui la fera briller à son tour dans l'exercice des fonctions auxquelles elle se destine.

Puissent de telles associations se former au milieu de toutes nos villes, de toutes nos campagnes, et moi, pauvre jeune homme, qui n'ai que le désir du bien pour tout partage, sans être prophète, j'oserai promettre à notre belle patrie des progrès rapides : dans la voie des améliorations, jusqu'ici dignes d'un pays dans un petit nombre d'années, nous verrons surgir sur les rives de notre majestueux St. Laurent de nombreuses institutions qui ne le céderont pas en utilité à celles de ces vieux peuple d'un demi siècle qui ont à côté de nous fécondé les campagnes riches et fertiles. C'est là que la jeunesse canadienne viendra puiser avec les principes lumineux d'une religion douce et civilisatrice les connaissances indispensables pour un peuple qui veut marcher dans la voie de l'agrandissement ; ces connaissances des arts, de l'agriculture et du commerce dont les principes sont et peu connus. Alors verrons alors nos belles et pittoresques campagnes se couvrir d'une population jusqu'à présent inconnue à cette terre presque vierge. C'est encore là que ces jeunes cœurs nourris dès l'enfance de l'amour de leur patrie, grandiront en force et en lumière et deviendront